

sauront gré. C'est un cours complet d'écriture incomparablement préférable à toutes que nous avons vu en ce genre. L'écriture de M. Barde est pleine d'attrait : elle attache l'Élève, tant les formes en sont gracieuses et faciles à imiter. La composition des modèles offre un double but d'utilité ; ils renferment des leçons de morale , des leçons de grammaire , des tableaux de commerce , la formule du billet , du mandat , de la traite acceptée et de l'endossement , etc. Le discours qui précède ces modèles contient , avec le raisonnement des principes , un aperçu intéressant de l'origine des caractères alphabétiques et des chiffres arabes : c'est une preuve certaine que M. Barde n'est point de la classe des simples maîtres d'écriture qui se forment au mécanisme de leur art.

Se trouve chez l'Auteur, rue Vivienne, n° 8.

Prix, 12 francs, papier grand raisin, et 13 francs, franc de port.

EXTÉRIEUR.

SITUATION INTÉRIEURE DE L'ANGLETERRE(1).

Jamais assurément aucune époque ne fut moins favorable à la publication d'un long ouvrage que celle où nous nous trouvons. Déjà même , depuis plusieurs années , le règne des brochures est passé ; il a été remplacé par celui des écrits périodiques ; et maintenant que les journaux quotidiens ont repris quelque indépendance , des esprits inquiets , mobiles et perpétuellement préoccupés de l'intérêt du jour et de la circonstance du moment , repousseront peut-être les écrits périodiques comme un aliment trop lourd. Eh ! qu'on ne croye pas que mon intention soit de faire porter sur nous le blâme de cette préoccupation trop exclusive ! Comment pourrions-nous nous livrer à des études longues et spéculatives ; méditer , dans l'histoire , les leçons du passé , songer au bonheur et à la sécurité de l'avenir , lorsque , dans quelque classe , dans quelque parti que nous nous trouvions , tour-à-tour caressés et menacés par le pouvoir , nous passons alternativement , par des oscillations continuelles , de la crainte à l'espérance et de l'espérance à la crainte ? Il y a trois mois , par exemple , les irréconciliables ennemis de la révolution de 89 , semblaient

(1) *Histoire critique et raisonnée de l'Angleterre au 1^{er} janvier 1816*, par M. de Montvernan ; 3 vol. in-8°. chez Barrois l'aîné , libr. , rue de Seine , n° 10 , à Paris.

être perdus sans retour; l'oubli du passé était solennellement proclamé, et cette déclaration paraissait sincère, puisqu'en même temps on associait au second pouvoir de l'état des hommes qui, pendant la crise des cent jours, avaient occupé les plus hauts emplois de l'administration ou commandé les armées. Plus récemment, à la tribune de la seconde Chambre, un ministre du Roi justifiait ou du moins cherchait des excuses pour toutes les majorités de nos assemblées, même pour les hommes qui ont prononcé la condamnation de Louis XVI. Mais en dernier lieu, quelques jours après cette apologie, à la même Chambre, à la même tribune, le même ministre donnait aux mêmes hommes le titre d'assassins: épithète qui avait échappé aux emportemens de la Chambre de 1815; en même temps il paraissait s'étonner qu'on sollicitât le rappel de quelques malheureux bannis qui, pendant les cent jours, ont rempli en général des fonctions beaucoup plus subalternes, beaucoup plus obscures que les hommes qu'on a introduits, il y a trois mois, à la Chambre des pairs. Qu'on se représente, si on le peut, dans quel trouble un spectacle aussi bizarre doit jeter les habitans des provinces, et tous ceux qui, moins rapprochés du théâtre que nous ne le sommes, n'ont pas même la ressource de s'expliquer par les anecdotes des coulisses, le mouvement désordonné de la scène!

Rien sans doute n'est plus préjudiciable aux lettres qu'un pareil état de choses. Loin d'accélérer la marche de la civilisation, en se prolongeant il lui ferait faire nécessairement des pas rétrogrades; mais ce sont ceux qui, depuis trois ans, se sont successivement chargés du soin de nos destinées, qu'il faut accuser; et nous trouverons l'origine de tous nos maux dans la marche incertaine, irrésolue, incohérente qu'ils ont suivie. Il serait possible même que la domination d'un conquérant ait été moins nuisible aux progrès

de l'esprit humain. Sous le gouvernement précédent, la France était maîtresse de l'Italie; dans le nord, soit directement, soit indirectement, sa puissance s'étendait jusqu'aux rives du Niémen. C'étaient autant de positions avancées que nous pouvions perdre sans que notre sécurité intérieure fût compromise: aussi la publication d'un poème de l'abbé Delille, celle d'un roman de M. de Châteaubriant et même de madame de Genlis, faisaient un événement: tour-à-tour nous nous entretenions des succès de nos gens de lettres et de ceux de nos guerriers; et si, à cette époque, un versificateur élégant disait *qu'une bête de victoire venait toujours gâter ses plus beaux succès*, cette boutade comique d'un poète gascon prouvait seulement que M. de Lormian désirait trop exclusivement s'emparer du domaine de l'opinion publique, et qu'il ne voulait pas y faire une assez grande place à Napoléon.

C'est au milieu des circonstances défavorables que nous venons d'indiquer, que M. de Montveran a eu le courage d'entreprendre un ouvrage de longue haleine sur la situation actuelle de l'Angleterre, et sur les causes qui l'ont amenée. Cet ouvrage, dont il vient de publier les trois premiers volumes, est le fruit de profondes méditations et d'une lecture immense: s'il était purement spéculatif, il serait difficile, sans doute, malgré le mérite de son exécution, qu'il obtint aujourd'hui un succès proportionné aux peines qu'il a fallu prendre pour le composer; mais, heureusement pour l'auteur, cette nouvelle production peut être considérée jusqu'à un certain point comme un ouvrage de circonstance; elle nous retrace du moins des événements encore tout récents, et qui font le sujet habituel de nos entretiens; car, depuis la révolution de 89, notre histoire est tellement liée à celle de notre vieille ennemie, qu'il est impossible de raconter l'une sans connaître et même

raconter l'autre: elles s'expliquent et elles s'éclaircissent mutuellement.

Dans l'ouvrage que nous annonçons, M. de Montveran a en surtout en vue d'expliquer comment la Grande-Bretagne s'est trouvée plus affaiblie et plus à plaindre que les nations qui paraissoient avoir succombé dans la lutte dont l'Europe est sortie. Après les événements militaires de 1814, son gouvernement était maître de l'Inde dont il avait successivement dépossédé presque tous les princes; il était maître de l'Archipel, des Antilles où les puissances européennes n'avaient plus que quelques possessions insignifiantes qu'il leur avait rendues par grâce et qu'elles ne tenaient que sous son bon plaisir. Dans le nord de l'Europe, il avait reconqué le Hanovre; au midi, il régnoit à Lisbonne; un de ses généraux, lord Beresford, y présidait la régence du Portugal. Au congrès de Vienne, les diplomates du Continent, éblouis de cette grandeur apparente, ne tentèrent même pas de discuter les droits sur lesquels l'Angleterre fondait l'empire exclusif qu'elle s'était attribué sur les mers. Quelques mois après, un succès inconcevable, inouï, inespéré, vint livrer la France au général qui commandait ses troupes de terre, et Napoléon, son implacable ennemi, tombé au pouvoir de ses forces maritimes, fut enchaîné, comme Prométhée, sur un rocher. Les Whig qui s'étaient toujours opposés aux mesures de la majorité du Parlement, parce qu'ils en prévoyaient toutes les conséquences, parurent même déconcertés quelques instants par le bonheur de leurs adversaires; ceux-ci, enivrés de leurs succès, remplissoient l'Angleterre de leurs cris de joie; mais bientôt la masse entière du peuple y répandit par des cris de détresse.

La paix avait reparu; mais elle n'amenaît avec elle aucun des biens dont elle est ordinairement suivie. On vit promptement que l'Angleterre avait payé au-dessus de sa valeur

tout ce qu'elle tenait de vingt années de guerre. Elle se trouvait dans une situation analogue à celle d'un spéculateur qui aurait employé un capital de 500 mille fr., par exemple, en acquisitions de machines ou en construction de bâtimens, pour obtenir un revenu de dix mille francs. Une dette immense, éternelle, pesait sur la nation: la plus grande partie des contributions était absorbée par le paiement des intérêts de cette dette et par le revenu de la caisse d'amortissement, destinée à en racheter le capital. Il fallait donc, pour solder les autres dépenses de l'état, ou dépeupler la caisse d'amortissement de sa dotation, ou bien remplacer par des dettes nouvelles celles que cette caisse étendrait au moyen des ses acquisitions journalières. C'est ce dernier parti qui fut préféré. Cependant le fisc, qui avait à satisfaire à des besoins énormes, se multipliait sur tous les points et sous toutes les formes, pour atteindre partout la production et les consommations: *espèce de Briarée aux cent bras*, disait plaisamment un orateur du Parlement, *qui a ses mains dans toutes nos poches*. Pour se soustraire à son action, les familles aisées ou opulentes se retiraient sur le Continent, et de cette manière, en y consommant leurs revenus, elles augmentaient encore la détresse de l'Angleterre: le pauvre qui n'avait que ses bras, sans ouvrage et sans pain, fuyait en Amérique; mais accoutumé aux travaux sédentaires et uniformes des fabriques, il n'avait ni assez de ressources dans l'esprit, ni assez de vigueur dans le corps, pour tirer parti d'une nature riche, féconde, mais encore sauvage.

Sous d'autres rapports le gouvernement anglais avait aussi manqué son but en paraissant l'atteindre; et jamais l'événement n'est venu déranger plus complètement les combinaisons d'une politique qu'on croyait habile. Au commencement de notre révolution, le régime intérieur de la Grande-Bretagne avait éprouvé de nombreuses altérations. Par suite des vices de son système électoral, un

certain nombre de familles opulentes s'étaient emparées à peu près exclusivement des deux Calambres du Parlement. Tandis que leurs chefs siégeaient à la Chambre haute, les bancs de la Chambre des communes étaient occupés par les cadets ou la clientèle de ces familles. De cette manière, l'élément démocratique avait fini par disparaître du gouvernement anglais, et en même temps l'autorité royale; car le souverain n'était plus qu'un personnage de représentation, chargé, sans autorité réelle, des attributs de la royauté et entouré d'une pompe qu'on avait même soin de rendre assez mesquine. Les émoluments des places lucratives, que cette nouvelle aristocratie s'attribuait sans partage, concouraient encore à augmenter sa force et son opulence.

Elle a même aujourd'hui envahi presque toute la propriété foncière. Sans doute on sera bien surpris, en apprenant que le nombre des propriétaires qui, dans la Grande-Bretagne, s'élevait, il y a quarante ans à soixante et dix mille, est maintenant réduit à vingt mille. Ainsi la propriété se trouve peut-être concentrée en un plus petit nombre de mains qu'elle ne l'était après l'invasion de Guillaume-le-Conquérant, lorsqu'il eut partagé les domaines des princes et des nobles saxons, entre ses barons et ses soldats.

Cette aristocratie, d'une date si récente, a cependant toutes les passions de celles qui ont pris naissance dans le moyen âge. Au commencement de la révolution, elle craignit la contagion des exemples et des doctrines démocratiques pour la puissance qu'elle s'était attribuée et pour les richesses accumulées dans ses mains : l'Angleterre prit les armes, non pas seulement, comme dans les guerres précédentes, pour s'emparer de quelques îles à sucre, ou disputer à la France quelques arpents de neige dans le Canada; mais aussi contre des principes dont son opulente oligarchie redoutait les conséquences. Les ministres anglais pensèrent qu'il n'y avait pas de moyen plus sûr pour les

étouffer, que de détruire les gouvernements éclos avec eux de la révolution française, et ils firent à ces gouvernements une guerre implacable. Elle fut heureuse : en 1814 et en 1815, au nord, au midi et au centre de l'Europe, tous les trônes élevés par Napoléon s'écroulèrent, et la main de lord Castlereagh réédifia ceux des anciennes dynasties. Mais il arriva tout le contraire de ce que voulait la politique anglaise. Comme les intérêts nouveaux sortis de nos troubles, n'avaient rien à craindre des gouvernements qui dataient de la même époque, Napoléon était parvenu, sans trop de peines, en ménageant ces intérêts, à faire tomber les principes de la révolution dans une espèce de désuétude; lorsqu'au contraire, les anciennes dynasties reparurent, on crut qu'elles seraient disposées à contester la légalité des titres sur lesquels reposaient les droits des intérêts nouvellement créés; ces droits n'avaient d'autre fondement que les principes même avec lesquels la révolution avait commencé; on reconnut donc qu'il serait peu prudent de chercher à isoler les intérêts des doctrines de cette révolution; qu'ils devaient réciproquement se servir d'appui, et qu'il n'était guères possible d'ébranler les uns sans compromettre les autres. De cette manière, par une combinaison inattendue, les nouvelles idées se reproduisirent en même temps que les vieux gouvernements, et les ministres de la Grande-Bretagne contribuèrent à les répandre par les efforts même qu'ils avaient faits pour les étouffer.

Cependant, tandis que M. Pitt et ensuite lord Castlereagh, avec cette ténacité qui forme le trait le plus saillant de son caractère, prodiguaient l'or et le sang des trois royaumes, pour atteindre le but d'une politique dont toutes les combinaisons ont été trompées, la nation anglaise, afin de supporter avec moins de peine le poids des charges qu'on lui imposait, faisait chaque jour des inven-

tions nouvelles, et chaque pas de son industrie était marqué par des prodiges. C'est de cette époque que datent les merveilleuses applications de la machine à vapeur, et l'emploi, dans les fabriques, de la plupart des agents naturels. Mais comme les souffrances de l'Angleterre ont commencé à se faire sentir dans le même moment où les machines se multipliaient dans ses ateliers, plusieurs écrivains politiques ont cru reconnaître, dans le grand nombre et dans le perfectionnement de ces machines, une des causes de sa ruine. M. de Montveran lui-même ne paraît pas très-éloigné de cette manière de voir, mais c'est un point sur lequel j'oserais me permettre de ne pas être de son avis. Sans aborder ici une question dont l'examen exigerait de trop grands développements, je demanderais à ceux qu'alarme la multiplication indéfinie des machines, où doit s'arrêter leur usage et où l'abus commence? La charrue, les plus simples instruments du jardinage, sont aussi des machines, et assurément personne ne voudrait les enlever à l'agriculture. Contentons-nous de dire que les prodiges de l'industrie de la Grande-Bretagne n'ont pas pu compenser tous les maux que lui faisait son gouvernement, et qu'elle s'est trouvée dans une situation semblable, à quelques égards, à celle de ces tempéraments ruinés par des excès prolongés; pour lesquels l'art du médecin le plus habile est impuissant.

M. de Montveran jette quelques paroles menaçantes sur le sort à venir de l'Angleterre. Si, comme il paraît le croire, sa situation actuelle se termine par une catastrophe violente, cette catastrophe différerait, sous beaucoup de rapports, de notre révolution. Celle-ci a commencé par une espèce d'insurrection de la classe moyenne. Quand elle égalait au moins les plus hauts rangs de la société par ses richesses et par ses lumières; quand ceux-ci n'avaient tout au plus sur la bourgeoisie que l'avantage de quelques

grâces frivoles dont elle pouvait facilement se passer, elle s'indigna, avec raison peut-être, des distinctions artificielles qu'avait créées un ordre politique bizarre. Si l'avenir doit livrer l'Angleterre aux chances d'une révolution, cette révolution résultera au contraire de la différence qui existe entre la misère de la masse de la nation et l'opulence d'un certain nombre de familles, dépositaires à-peu-près exclusives de la richesse foncière, et qui touchent en même temps la plus grande partie des arrérages de la dette nationale.

Je viens d'indiquer sommairement une partie du sujet qu'a traité M. de Montveran : il faut voir dans son ouvrage, les riches développements qu'il lui a donnés. Nous devons nous féliciter que des esprits aussi laborieux et aussi pénétrants que le sien, examinent les causes des souffrances ou de la prospérité des nations modernes. Ces travaux sont bien autrement utiles que ceux auxquels l'érudition s'était autrefois exclusivement consacré. Aquisoieraient, en effet, de vaines recherches sur ces peuples de l'antiquité, dont l'ordre social et l'ordre politique n'avaient rien de commun avec les sociétés actuelles? Les faits sans nombre que M. de Montveran a réunis sur la situation de la Grande-Bretagne, ont tous été puisés aux sources les plus authentiques, et examinés avec une critique sévère. On voit qu'il a fait une étude approfondie des écrivains anglais : il est facile de s'en convaincre par ses qualités comme par ses défauts. Comme eux, il a le tort de ne pas distribuer les matières qu'il traite dans un ordre assez méthodique. C'est le seul reproche que je me permettrais de lui adresser, et c'est le seul peut-être auquel il donne quelque prise.

LETTRE DE ALMISSA-ALI-CAWN A SIR WAREN HASTINGS.
*Au Très-Haut et Très-Puissant Serviteur du Grand
 Prince Georges , Roi de la Grande-Bretagne.*

*L'esclave de la plus profonde misère vient implorer
 miséricorde pour le père de ses enfans.*

« Puissant Seigneur, que les bénédictions du Très-Haut se répandent sur toi ! Que le soleil de la gloire te couvre aujourd'hui de ses rayons, et fasse le ciel que le séjour de la félicité soit éternellement ouvert pour toi et les tiens ! Puisse-tu ne jamais connaître les misères de ce monde, et, jouissant d'une paix continuelle, que ton sommeil ne soit interrompu que par des songes délicieux ! Et lorsque la longueur de ton existence t'aura rassasié des jouissances terrestres, que l'ange de Dieu veuille sur tes derniers momens, et empêche qu'aucun choc violent ne vienne hâter l'extinction de la lampe de ta vie ! O Seigneur ! épargne le père de mes enfans, le compagnon de ma vie, mon époux, enfin tout ce que je possède de plus cher au monde ! Considère que ses richesses ne sont pas les fruits de l'iniquité ; qu'elles sont l'héritage d'une longue suite d'ancêtres qui, dans ces jours de bonheur, avant que le nom anglais fût connu dans les plaines fertiles de l'Indostan, recueillirent paisiblement leurs abondantes moissons, et jouissaient, sans inquiétude, de leur patrimoine ! Pense, oh ! pense que le Dieu que tu adores ne s'est jamais plu à verser le sang de l'innocent. Observe son commandement « *Tu ne tueras point* », et obéis aux ordres de ton propre Dieu ! Rends - moi mon Ali et prends toute notre fortune ! dépouille-nous de nos bijoux, de nos pierres précieuses, de notre or et de notre argent, mais n'ôte pas la vie à mon époux !

« Il porte sur le front le cachet de l'innocence, et son cœur est rempli de bonté. Laisse-nous errer dans le désert !

Condamne-nous à devenir laboureurs sur le territoire défectueux dont il fut jadis seigneur et maître ; mais épargne sa vie ! Ne souffre pas que l'instrument de mort plane sur sa tête ; il n'a commis aucun crime. Accepte de notre gratitude ces trésors que la force a déjà mis en ton pouvoir. Nous nous ressouviendrons de toi dans nos prières, et tâcherons d'oublier que nous fûmes un jour riches et puissants. Mes enfans, les enfans d'Almas-Ali, te conjurent de sauver celui qui leur donna l'être. Ils t'en conjurent au nom de cette humanité qui distingue le caractère des européens, par cette miséricorde qu'exerce ta nation éclairée. Enfin, la misérable épouse de ton prisonnier t'en supplie par l'honneur, la vertu et les affections maternelles de ta grande reine, à qui sa nombreuse famille est si chère. Ton Dieu te récompensera ; ta patrie t'en félicitera ; et en acquiesçant à ma supplique, compte sur les prières ferventes que fera pour ta conservation,

Ton humble vassale,

ALMISSA-ALI-CAWN.